

Au jour de l'an les villages et les villes
Tressaillent d'allégresse et de bonheur.
Partout les jeunes gens les jeunes filles,
S'échangent leurs souhaits avec ardeur ;
Souhaits accompagnés d'une caresse.
Le vieillard lui-même, près du tombeau,
Bénit la Providence, et, avec ivresse,
Salut ce jour comme le plus beau.
C'est bien légitime, et non sans raison ;
Mais il ne serait pas juste, peut-être,
D'oublier que MM. Massicotte et Frère
Vendent l'eau minérale St-Léon
Au numéro 217 rue Ste-Elizabeth.

Les progrès de Montréal.

Les Européens qui sont habitués à voir leurs villes grandir lentement et mettre des siècles à agglomérer dans leurs murs une population suffisante pour leur donner une importance commerciale ou géographique, sont tout surpris de voir les villes américaines, naître, grandir, se développer, s'épanouir et compter des centaines de mille habitants en moins de temps qu'il n'en faut pour la naissance, le développement et l'épanouissement d'une génération d'hommes. Comme le champignon que, un beau matin, on a trouvé déjà épanoui sur un coin de terre où, la veille, il n'y avait que de maigres brins d'herbe, les grandes villes américaines ont surgi dans l'existence et ont ébloui les yeux par leur magnificence et leur population avant qu'on ait pu même se rendre compte qu'elles étaient nées.

Montréal n'a peut-être pas tout à fait suivi le programme américain ; nos voisins de la grande république nous reprochent d'être lents, de ne pas avoir de *go-ahead* autant qu'eux. Ils ont peut-être un peu raison, et nous aimerions à leur répondre que *chi va piano, va sano*. Et cependant, ce qui est lent et procrastination pour les citoyens des Etats-Unis, paraît encore de la vitesse vertigineuse à nos cousins d'Europe.

Le recensement de Montréal, en 1881, lui donnait une population de 140.000 habitants ; aujourd'hui elle n'en a pas moins de 200.000 ; le recensement, entrepris si à propos par le conseil de ville, dira de combien elle dépasse ce chiffre.

A la fin de l'année dernière, M. l'échevin Grenier désespérait de trouver dans les ressources ordinaires du budget municipal l'argent suffisant pour faire face à une dépense supplémentaire de \$50.000 par année. Eh bien, au 30 novembre, nous avions déjà une augmentation de recettes sur les recettes totales de 1885, de \$145.000 et on nous promettait, avant la fin de l'exercice, de porter cette augmentation à \$250.000 ; or, comme la taxe est de 1 pour cent sur la valeur, cela nous représente une augmentation de \$25.000.000 dans la valeur de la propriété foncière, pendant l'année.

L'achèvement du Pacific Canadien et le trafic que ce chemin de fer apporte à notre port, la diminution des péages sur les canaux et l'énergie, l'entreprise de nos négociants ont augmenté notre importance commerciale et financière dans des proportions non moins grandioses.

En 1885 notre port a été fréquenté par 629 navires, tant vapeur que voiliers, jaugeant ensemble 683.854 tonneaux ; et en 1886, il a reçu la visite de 702 navires jaugeant 809.699 tonneaux, soit une augmentation de 73 navires et de 125.845 tonneaux de jauge.

Veut-on savoir le progrès accompli dans le même espace de temps par nos institutions financières et nos corporations industrielles ? Consultons la cote de leurs titres à la bourse, le 2 décembre 1885 et le 2 décembre 1886 :

BANQUES :	1885	1886	AUGMENTATION POUR CENT :
Montréal	200	238	38
Peuple	74	99	15
Molson	123	143	20
J. Cartier	67	70	3
Marchands	114	129	15
Ville-Marie	82	100	18
Hochelaga	80	100	20
COMPAGNIES :			
Richelieu	57	66	9
Ch. Urbains	120	245	125
Gaz	193	221	28
Cie de cot. H.	95	140	45

Soit une augmentation moyenne de 33 pour cent !

L'augmentation de notre commerce s'évalue encore par un excédant de \$2.750.000 dans les recettes de la douane de Montréal, par augmentation variant de 25 à 33 pour cent dans les recettes des chemins de fer qui desservent notre ville ; et l'augmentation de notre industrie peut être appréciée par tout le monde, en constatant le nombre de nouvelles manufactures érigées, l'augmentation du nombre des ouvriers employés dans nos fabriques et, malgré l'augmentation énorme de notre population, le petit nombre d'ouvriers sans travail.

Le nombre des maisons construites cette année est plus considérable que le total des cinq dernières années.

La valeur de la propriété foncière a augmenté en certains quartiers, de 25 à 50 pour cent, mais pour prendre une moyenne générale, on peut s'arrêter au chiffre de 20 pour cent.

Tout compte fait, je suis tenté de revenir sur ce que je disais au commencement de cet article, à propos de la lenteur de nos progrès ; je suis persuadé que, si nous continuons pendant quelques années à progresser dans les mêmes proportions, nous n'aurons rien à envier aux villes américaines et que, en l'an de grâce 1900, la population de Montréal dépassera 500.000 habitants.

J. MONIER.

L'EGLISE DU VERRE D'EAU.

I

Par une brillante soirée d'Espagne de l'année 1815, le vieux curé de San-Pedro, village à quelques lieues de Séville, rentra, bien fatigué, dans sa maison, où l'attendait la senora Margarita, digne et septuagénaire gouvernante. Quelque misère que l'on soit habitué à voir chez les Espagnols, on ne pouvait s'empêcher de remarquer le dénuement qui régnait au logis du bon prêtre. D'autant plus que je ne sais quelle prétention au bien-être y faisait ressortir encore davantage la nudité des murs et la pénurie des meubles. Dona Margarita achevait de préparer, pour le souper de son maître, une assez petite assiette d'olla podrida, où ne se trouvaient, à vrai dire, malgré la sauce et le nom pompeux du ragoût, que les restes du dîner, assaisonnés et déguisés avec le plus de talent possible. Le curé huma de toutes ses narines le met alléchant, et dit :

— Dieu soit loué, Margarita, voici une olla podrida qui fait venir l'eau à la bouche. Par San Pedro ! mon camarade, tu dois réci-

ter plus d'un chapelet en action de grâces de trouver un pareil souper chez ton hôte.

A ce mot d'hôte, Margarita leva les yeux et vit un étranger qu'amenaient le curé. Le visage de la gouvernante se décomposa subitement et prit une étrange expression de colère et de désappointement. Le regard qu'elle jeta sur l'inconnu brilla comme un éclair et se reporta sur le curé, qui baissa les yeux et dit à voix basse, avec la timidité d'un enfant qui redoute les semonces de son père :

— Bah ! quand il y a pour deux il y a toujours pour trois ! et tu n'aurais pas voulu que je laissasse mourir de faim un chrétien qui n'a pas mangé depuis deux jours.

— Sainte Vierge ! Quel chrétien ! C'est plutôt un brigand !

Et elle sortit en murmurant des paroles bourruces.

L'hôte du curé, durant cette scène peu bienveillante, demeura debout et immobile près du seuil de la porte. C'était un homme de haute taille, à demi-vêtu de haillons, couvert de vase et dont les cheveux noirs, les yeux étincelants et la haute carabine ne devaient inspirer, en effet, qu'un intérêt médiocre et des suppositions peu rassurantes.

— Faut-il m'en aller ? dit-il.

Le curé répondit :

— Jamais celui que j'abrite sous mon toit n'en sortira chassé ; jamais il n'y sera le mal venu. Mettez là votre carabine, disons le *Benedicite*, et à table.

— Je ne quitte jamais ma carabine. Comme dit le proverbe castillan : *Deux amis, c'est un* ; ma carabine est ma meilleure amie ; je vais la garder entre mes jambes. Car si vous voulez me laisser dans votre maison et ne m'en faire sortir que poliment et lorsque je le voudrai, il en est d'autres qui peuvent songer à m'en faire sortir malgré moi et peut-être les pieds devant. Or sus, à votre santé et mangeons.

Le curé de San-Pedro était certes un homme de bon appétit, mais il demeura en extase devant la voracité de l'étranger, qui, non content de humer plutôt que d'avaler l'olla podrida presque entière, vida l'outre et ne laissa rien d'un énorme pain qui devait bien peser dix livres. Tandis qu'il mangeait voracement, il jetait autour de lui des regards inquiets ; on le voyait tressaillir au bruit le plus insignifiant, et le vent ayant tout à coup fermé violemment une porte, cet homme sauta sur sa carabine et l'arma, comme prêt à vendre chèrement sa vie. Remis bientôt de cette alerte, il reprit sa place à table et recommença son repas.

— A présent, dit-il, encore la bouche pleine, il faut mettre le comble à votre bonne réception. Je suis blessé à la cuisse, et voilà huit jours que ma plaie n'a été pansée. Donnez-moi quelques vieux chiffons, ensuite je vous débarrasserai de moi.

Je ne cherche point à me débarrasser de vous, répliqua le curé. Je suis un peu chirurgien, et vous n'aurez pour vous panser, ni la maladresse d'un barbier de village, ni des linges insuffisants et malpropres. Vous allez voir.

Disant cela, il tira d'une armoire un trousseau où rien ne manquait ; il s'apprêta, les manches relevées, à remplir les fonctions de chirurgien. La plaie de l'étranger était profonde : une balle avait traversé la cuisse du malheureux, et, pour qu'il continuât à marcher, il lui fallait une force et un courage plus qu'humains.

— Vous ne pourrez jamais vous remettre